



les DVD

Un cœur simple

Sviatoslav Richter n'aimait pas les sunlights, préférait l'ombre à la lumière. Miracle : apprivoisé par la caméra complice de Bruno Monsaïgeon, le musicien se livre, simplement, avec une candeur désarmante.

Coller à « un personnage hors normes qui était le contraire de la convention », c'est le défi qu'entendait relever Bruno Monsaïgeon avec son *Richter l'insoumis*. Cette « œuvre passionnément subjective », mûrie de longue date et réalisé en 1998, fut salué par une pluie de récompenses internationales. Son héros accroche le spectateur par « sa manière toute personnelle, pleine d'humour et d'amertume de raconter sa propre histoire » (dixit Monsaïgeon). Le vieil homme s'exprime doucement, retient les mots pour mieux les peser, jette de longs regards. Un sourire vient souvent illuminer son visage émacié. Pudique, drôle, touchant, il évoque son enfance sauvage, son maître Neuhaus, ses parents, la guerre, ses multiples voyages, la musique qu'il aime, sa manière de travailler...

La mise en parallèle de ses propos avec ceux de son épouse Nina Dorliac pointe les contradictions du personnage, par exemple dans ses rapports avec

Chostakovitch, « un génie mais complètement givré », dit-il. Richter croque des portraits-minutes, celui de Prokofiev « vomissant Rachmaninov... dont il subissait l'influence » ou de la fantasque Maria Yudina qui jouait Bach avec brutalité, « parce que c'était la guerre ». Richter parle sans ambage des bévues « impardonnables » commises par cette « vraie mule » de Karajan, maugrée en évoquant leur *Triple Concerto* de Beethoven, avec un Rostropovich qui « se poussait au premier plan »... Il est aussi question des amis Oistrakh, Britten, Gavrilov, Kogan. Avec toujours un soupçon de malice. Attention, une roserie sur Horowitz surgit au détour d'un mot sur le *Concerto n° 2* de Saint-Saëns.

Le vieux pianiste se raconte sur le mode de la confiance intime.

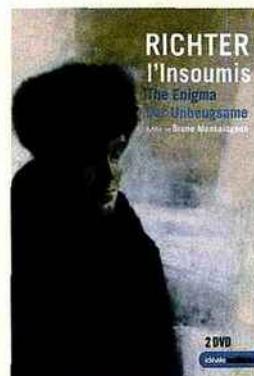
Monsaïgeon illustre tout cela avec maestria. Des petits films privés, où Richter fait parfois le pitre, alternent avec des vues d'actualités et de nombreux documents musicaux, certains rarissimes. Le pianiste encore chevelu qui, dans les années 1950, dévale le *Scherzo n° 2* de Chopin ou cabotine en Franz Liszt pour les besoins d'un film à la gloire de Glinka, finit par jouer dans la pénombre « pour la concentration, pour que le public écoute mieux »... « Je ne m'aime pas », lâche-t-il en guise de conclusion. Ce beau film lui oppose une formidable déclaration d'amour.

François Laurent

Richter l'insoumis

Un film de Bruno Monsaïgeon.

Euroarts 3073518 (2 DVD).
 Ø 1998. TT : 2 h 34'.
 NTSC. 4/3. Toutes zones.
 Son PCM stéréo.



autres parutions

Christoph Willibald Gluck

1714-1787

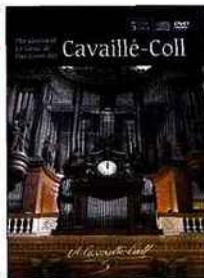
Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Iphigénie en Aulide (a).
 Iphigénie en Tauride (b).

Véronique Gens (Iphigénie) (a), Salomé Haller (Diane), Nicolas Testé (Agamemnon), Anne Sofie von Otter (Clytemnestre), Frédéric Antoun (Achille), Martijn Cornet (Patrocle),

Christian Helmer (Calchas), Laurent Alvaro (Arcas, Thoas), Mireille Delunsch (Iphigénie) (b), Jean-François Lapointe (Oreste), Yann Beuron (Pylade), Chœur du Nederlandse Opera, Les Musiciens du Louvre-Grenoble, Marc Minkowski. Mise en scène : Pierre Audi. Opus Arte OA1099D. (2 DVD). Ø 2011. TT : 4 h 27'. NTSC. 16/9. Son LPCM stéréo/DTS 5.1.

Les deux Iphigénie de Gluck regroupées en une soirée, dans l'ordre de leur composition (en

Aulide de 1774 d'abord, en Tauride de 1779 ensuite) et de la narration : la proposition fait sens. D'autant que le metteur en scène Pierre Audi, directeur de l'Opéra d'Amsterdam où le spectacle a été filmé en 2011, parvient à unifier le diptyque entre deux gradins de métal froid qui se font face, tandis que l'orchestre est relégué en fond de scène : le drame au centre et aux avant-postes, comme une métaphore de la réforme gluckiste. Difficile pourtant de parler de complète réussite scénique et dramaturgique ; en l'occurrence, les coupes



Le génie de Cavallé-Coll

Un film de Will Fraser.
Œuvres de Benoist, Boëllmann, Chauvet, Durullé, Boëly, Fessy, Franck, Guilment,

Liszt, Saint-Saëns, Vienne, Widor...
Olivier Latri, Pierre Pincemaille,
Daniel Roth, Carolyn Shuster-Fournier,
Kurt Lueders... (divers orgues).
Fugue State Films FSDVD007
(3 DVD + 2 CD + 1 livre). Ø 2012. TT : 8 h 17'.
NTSC. 16/9. Son Dolby Digital stéréo/DTS 5.1.

pratiquées (dans les divertissements dansés notamment) pour ne pas étirer la représentation nous chagrinent moins que la complaisante banalité des costumes et des accessoires. Les tenues militaires et la robe à motif de camouflage sont de sortie dans *Iphigénie en Aulide*, dont l'héroïne prévoit de se faire sauter avec une ceinture d'explosifs... On constate davantage de sobriété intemporelle en *Tauride*, où le ridicule costumier ne tue plus.

En passant de Bruxelles (cf. n° 577) à Amsterdam, la production a changé de chef, d'orchestre, de chœur et en grande partie de distribution. Elle est, aux Pays-Bas, parfaitement francophone et sans faiblesse. Véronique Gens a été reconduite dans le rôle-titre en *Aulide* : une évidence tant son style, sa diction, sa musicalité, sa sensibilité sont celles de l'emploi. A ses côtés, on ne sait où donner de l'œil et de l'oreille entre une Clytemnestre de grande classe (Anne Sofie von Otter), un Achille plein de fière jeunesse (Frédéric Antoun), un Agamemnon en toute liberté (Nicolas Testé). Succédant à Christophe Rousset, Marc Minkowski a fait appel à ses *Iphigénie* (en *Tauride*) et *Pylade* du disque (Archiv), Mireille Delunsch - ces accents et décolorations de tragédienne hallucinée ! - et Yann Beuron. Et évidemment à ses chers Musiciens du Louvre, qui creusent les textures, fouettent les élans, tendent les ressorts du frame gluckiste excellentement. **Benoît Fauchet**

Giuseppe Verdi

1813-1901

Ψ Ψ Ψ *Otello*.

Renata Tebaldi (*Desdemona*), Hans Beirer (*Otello*), William Dooley (*Iago*), Mario Ferrara (*Cassio*), Chœur et Orchestre de la Deutsche Oper de Berlin, Giuseppe Patané.

Mise en scène : Hans-Peter Lehmann.

Arthaus 101644. Ø 1962. TT : 2 h 30'.

NTSC. 4/3. Son PCM stéréo.

Quelques mois après l'inauguration de son nouveau bâtiment, le Deutsche Oper de Berlin accueillait Renata Tebaldi pour cet *Otello* chanté en italien par les solistes... tandis que les chœurs s'en tiennent à l'allemand habituel ! Certes, les moments les plus dramatiques montrent l'interprète de *Desdemona* prisonnière d'un jeu conventionnel et déjà vieillot. L'*Otello* d'Hans Beirer reste primaire et râpeux. Et le sveltes *Iago* de William Dooley a-t-il vraiment l'insolence dans l'aigu d'un vrai baryton Verdi ? Comprimi très moyens, dont un *Cassio* impossible. Direction de bon aloi, mise en scène standard dans des décors de récupération : une autre époque. Pour voir la cantatrice dans son rôle fétiche. **Michel Parouty**

les perles du net

Trois vidéos à rugir de plaisir dénichées sur la Toile par Emmanuel Dupuy

La reine se meurt

Le souffle aussi vaste que l'horizon depuis les hauteurs de Carthage, l'ombre d'un coucher de soleil, le galbe parfait, le port divin... Et cette plainte à l'archet, drapée dans un sombre velours d'alto dont seul Albion détient le secret : Janet Baker est Didon dans l'opéra de Purcell en 1966. On la retrouve immortalisée par une vidéo d'Aix-en-Provence plus tardive (1978), en couleurs, mais rien à faire : c'est ce noir et blanc taillé dans le marbre à Glyndebourne qui nous arrachera pour toujours un océan de larmes. *God save this queen !* (Entrer : Baker When I am laid).
http://www.youtube.com/watch?v=D_50zj7J50U

Qui aime bien...

... châte bien. A *Diapason*, on adore Cecilia Bartoli. Alors on ne résiste pas au plaisir de vous faire partager une bonne tranche de rire en compagnie de sa sœur jumelle Kimchilia Bartoli - alias Kangmin Justin Kim, jeune contre-ténor américano-coréen autoproclamé « *dramatic coloratura male mezzo-soprano* ». « *Agitata da due venti* » de Vivaldi : les mimiques, la crinière en délire, le feu d'artifice de la vocalise, tout y est ! Irrésistible (Entrer : Kimchilia Bartoli).
<http://www.youtube.com/watch?v=vdQU-N8b3HA>



Dialogues of the Carmelites

Une hérésie pour finir : *Dialogues des carmélites* de Poulenc en... anglais. D'accord, Bernanos dans la langue de Superman et Indiana Jones, c'est pas classe. Mais on est à New York, en 1987 et, comme souvent, le Met aligne une distribution de la mort : Maria Ewing prend le voile de Blanche, Régine Crespin celui de la Première Prieure (ouïz eu véry frinch accent), Florence Quivar est Mère Marie et Jessye Norman une Madame Lidoine aussi torrentielle que les chutes du Niagara. Au pupitre, le geste magnanime de Manuel Rosenthal emporte le drame vers les extases de la passion - maman, quel orchestre ! Plaisir pervers, certes, mais ne sont-ce pas les meilleurs ? Pour les chastes oreilles : rendez-vous directement au finale, c'est en latin... et l'image ultime est très belle (Entrer : *carmelites met*, plusieurs extraits disponibles).
<http://www.youtube.com/watch?v=GcUXp-fpiD0&list=PLE3DCDC6CDD025F9C8&index=10>